

LE JOURNAL DE GUIGNOL



1896
NO 17
RUE QUATRE-CHAPEAUX

« Qui s'y frotte s'y cogne! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS

chez Mme Veuve MELIN

Rue Quatre-Chapeaux Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION

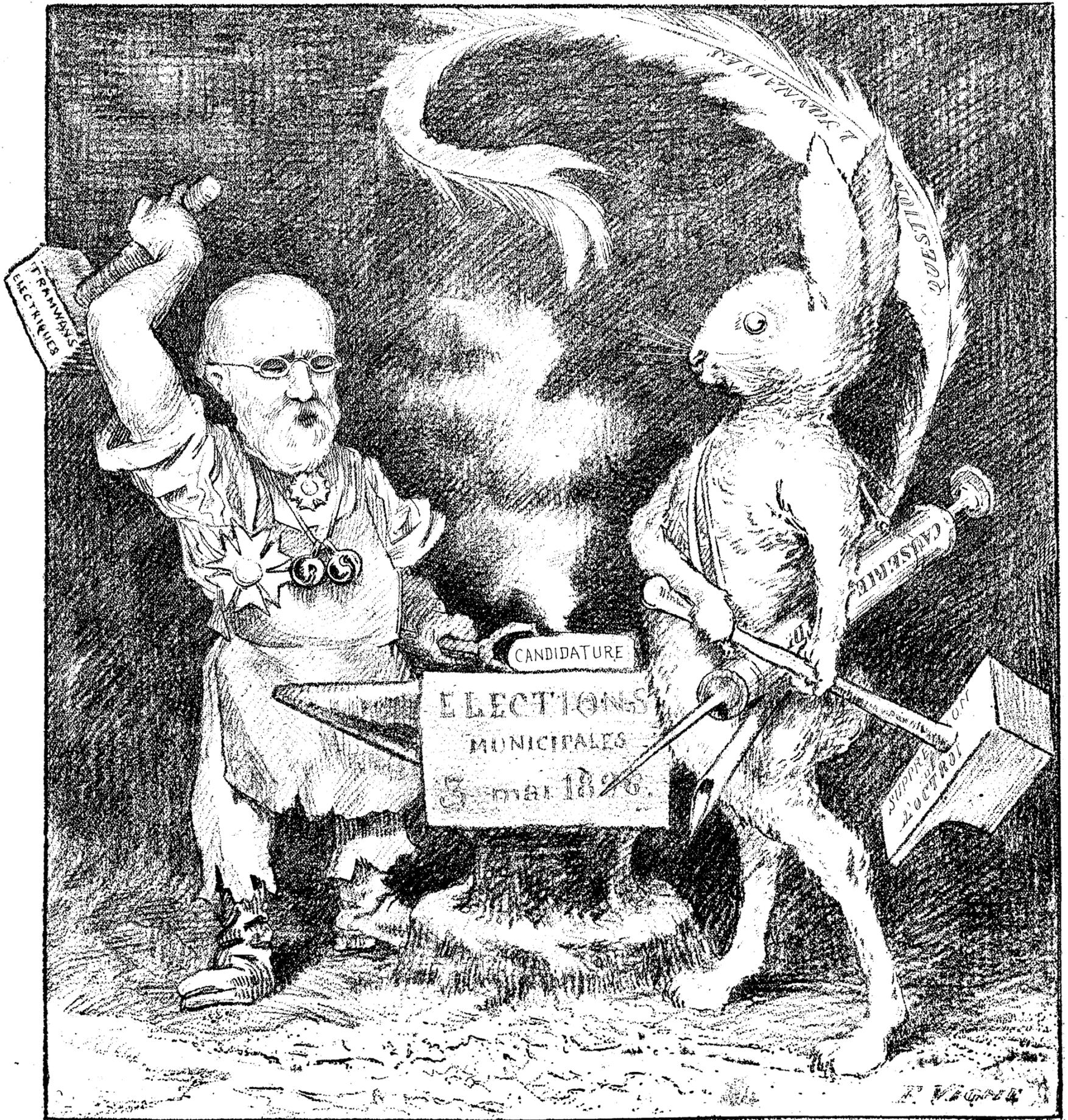
LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON

Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)

Les Annonces sont exclusivement reçues } AGENCE CENTRALE de PUBLICITÉ
7, rue Quatre-Chapeaux
ou au Bureau du Journal

LA FORGE ÉLECTORALE



ANTOINE. — Voyez-vous, Bellièvre, il faut battre le fer quand il est chaud, ainsi le « trop laid », ça n'a pas fait un pli.
 BELLIEVRE. — C'est vrai. Mais vous avouerez bien, patron, que je vous ai donné un fameux coup de main.
 ANTOINE (le tutoyant). — Je te l'ai bien rendu pour les octrois, ou Masson t'enferma, que c'était à ravir; crois-moi, Victor, t'es pas de taille à lutter avec ce gone-là.
 BELLIEVRE (à part). — Il y a du vrai. (Haut) Vous m'aidez, patron...

Le Sénat bouge (!)

Enfoncé le Midi, c'est le Sénat qui remue. Qui aurait cru cela ? Voir de vieilles lanternes s'agiter toutes seules !... Quelle verdeur, mes amis.

Si cela était vrai au moins, si réellement un renouveau de vigueur — d'honnêteté allais-je dire — pouvait se produire chez les élus du suffrage restreint ; si, comprenant enfin que la nation est lasse de toutes les vilenies qui depuis des années nous écœurent par un nombre de scandales sans fin, si ce Sénat, pris d'un soudain excès de franchise, réclamait la justice et le fouet, pour châtier les coquins qui abusent de la bonté et des derniers publics, il aurait bien mérité.

Mais que les voleurs, coquins, filous se rassurent, le Sénat ne veut aucunement troubler leur repos.

De Lesseps, Reinach, Arton, rasurez-vous ; Cornélius Hertz, ayez tranquillement la fièvre ; Magnier, vous retrouverez votre fauteuil.

Ce que le Sénat ne veut pas, c'est de voir devant lui des hommes propres, des *non-compromis* ; ce qu'il ne veut pas : c'est de voir un Ministère honnête qui a promis des réformes et qui veut faire honneur à sa signature. Le Sénat ne peut comprendre qu'il y ait des honnêtes gens au pouvoir. Voilà pourquoi il s'insurge ; aurait-il le dernier mot ?

Nous ne le croyons pas. Nous ne pouvons admettre que les élus de 150.000 votants aient la prétention de soumettre les élus de **Quatre millions** d'électeurs.

Ce n'est donc ni le courage, ni l'honnêteté qui les guident, c'est la peur.

Oui, la peur de ne pouvoir plus tripatouiller à leur aise, la peur de n'être plus à la tête de toutes les entreprises plus ou moins louches qui ont abouti aux scandales panamistes et autres.

Voilà pourquoi le Sénat ne veut plus du Ministère Bourgeois. Pensez-donc, le Ministre de la Justice n'est plus leur homme ; Cavaignac, Doumer, Lockroy, Mesureur non plus ; alors il faut les renverser.

Voilà ce qu'ont décidé **191** « repus » qui siègent au Sénat.

Il reste à savoir si la Chambre capitulera devant le vote des 191 ; cela ne se peut pas. De même le Ministère ne doit pas se retirer. Si le Gouvernement actuel est au pouvoir, c'est la Chambre qui l'a voulu. Quand cette même Chambre s'est séparée, elle a accordé par quatre fois dans une journée sa confiance au Ministère ; le conflit existait avec le Sénat et si la Chambre accordait au Gouvernement sa confiance illimitée, c'est qu'elle savait que le Ministère ne deviendrait jamais le serviteur de ce Sénat réac-

tionnaire dont nous ne voulons plus aujourd'hui.

Le devoir de la Chambre est donc tout tracé : c'est de maintenir le ministère au pouvoir et de se donner congé jusqu'au 21 Mai comme elle l'avait décidé précédemment sans s'occuper si les « vieux » sont plus ou moins contents.

Il ne peut en être autrement, à moins d'être complice et traître.

A. D.

DERNIÈRE HEURE

Une dépêche, malheureusement peu explicative, nous informe que le Ministère persiste à se retirer, par contre, la Chambre a voté à une forte majorité un blâme condamnant l'attitude du Sénat et maintenant sa confiance au Gouvernement.

Et maintenant, républicains, debout et à l'œuvre, le Sénat lève l'étendard réactionnaire. Nous, serons les rangs et crions : Vive la Révolution républicaine et démocratique.

A. D.



ON DEMANDE DES ÉLECTEURS

GUIGNOL. — Mes vieux frangins, faut que je vous mémore ça que vient de m'arriver, vous allez reluquer si ya de quoi rigoler.

Vous savez tous, te pas, que c'est moi aveque Gnafon que sont chargés d'organiser les élections municipales, quand je dis organiser, je veux jaborer faire de propagande électorale pour pistonner tel ou tel candidat à l'assiette au beurre.

V'là donc que je me lantibardanis tout balin balan, au mimero cent moins n'un de la Grande-Côte, et je viendais de rentrer dans l'allée que traboule, quand j'entends tout à coup un grand potin, et une poursuite en règle dans les escaliers, une vraie conduite de Grenoble quoi ! Et... j'arreluque passer tout près de moi Antoine, que filait comme une trombe, ou comme disent les gones du Nord, un groïn de l'air.

Sachant pas à qui que j'avais à faire, je lui z'y saute au collet et on roule fond sur tête tous les deux dans la rigole. Y me demande ça que je l'y veux, je lui z'y demande d'où qu'y vient et pourquoi qu'y s'ensauve si vite, y me fait arreluquer son dos, plein de bleus. Là-dessus v'là Gnafon que débaroulait la Grande-Côte, venant de faire une partie de boules, que s'approche pour vitrer ça qu'esse arrivassé.

Mais mon pauve Chignol, qu'y me dit, mais t'abime la loi, te tarabuste notre pauve maire, que donc qu'y t'a fait ? Là-dessus v'là Antoine qui nous dit qu'y venait pas pour faire du mal, que c'était tout bêtement pour faire de la propagande électorale, qu'il avait arreluqué en même temps que lui, Bellièvre que n'en faisait autant de son côté et qu'y voulait pas se laisser damer le pion par ce lapin-là etc., etc., etc.

Eh ben te tombais mal mon cadet si te t'adressais aux Chamouillet pour leur z'y faire avaler ton programme. Pas pus Cadet, Titi, les Trancanoir et toute la bobine on se prendra pus à vos balivernes à tous deusses. Vous avez l'air d'être séparassés, ennemis jurés, on dirait quand vous vous reluquez, par devant les humbles mortels, que c'est Jupiter et Ploton que se reluquent de traviole, puis tout d'un coup quand y a pu personne vous vous esclaffez de rire, à vous vous en détrancaner le père Antoine et les armoires plates.

Faut pas rigoler comme ça des erlecteurs, mes belins, car c'te fois y va falloir comptasser z'aveque cusses, quoique vqus leur z'y direz quand y vous demanderont compte de vote mandat.

J'ai ben peur qu'au lieu de vous recevoir à bras ouverts, y vous montrent le soufflet à bardanes.

Aussi, entre nous, avouez tous les deusses que vous rigolez ben z'un peu de note fiole, et qu'y faudrait ben si vous voulez repassasser sûrement, un peu moins flagornassasser le pauve monde.

Tout finit par se laisser à la fin des fins et il est petetre ben z'un peu tard pour sanger de conduitement.

En avons-nous avalé de dures, hein ! entre nous.

La gaffe de la rue Grôle, les invalos renommés par leurs champignons de couche, les eaux que deviennent de pus en pus troubles, et que vous forcent à digérassner par jour cinq milliards au moins de microbes empoisonnants.

Et le gaz ! qu'on devait payer 0,20 c. et qu'on paye 28, et le nouveau coup de massue avec les iraignes du *trop laid*, dans les grandes rues.

Entre nous, mon belin faut mettre un peu d'eau filtrée dans sa vinasse, et penser un petit peu que nous sont pas tous de z'imb'ciles. Et te connais le proverbe (chat échauffé craint l'eau chaude), si vous voulez z'encore avoir notre bulletin, faut être un peu plus porsitif.

Et pendant que vous y êtes, faites vite la suppression des octrois et alorsse,

oh alorsse ! vous aurez l'appui de Gnafon, vous pouvez compter sarcieusement sur lui pour vous faire de propagande, et faire avaler vos balançoires sans indigestion à tous les erlecteurs.

Allons ! un bon mivement et péchez-vous, le temps presse.

JEAN GUIGNOL.

COUPS DE GRIFFES

APOTHÉOSE MUNICIPALE

Notre Conseil municipal moribond se débat dans les *Affre* d'une agonie douloureuse... pour nous.

Abandonné du docteur Masson, il se livre aux dangereuses expériences thérapeutiques des empiriques Gailleton et Augagneur, qui viennent de lui faire subir un traitement *électrothérapique* — par le système *trop laid* — capable de tuer un cheval. Mais nos édales, appartenant généralement à la race asine, résisteront quelques jours encore à cette électrocution sommaire.

La marche de l'affection morbide, qui va les coucher sur le carreau électoral, est caractérisée par une hâte fébrile de voter les projets les plus disparates et les plus complètement oubliés pendant toute la durée de leur mandat.

C'est une vraie fringale, une boulimie de réformes et de solutions des questions pendantes, qui leur fait dévoter, dans la dernière quinzaine de leur existence administrative, toutes les propositions, tous les rapports, toutes les enquêtes de *commodo et incommodo* — comme le *bon* bien le citoyen Colliard — qui sommeillaient depuis des mois et des années dans les cartons des commissions.

On nomme cette incurable et mortelle maladie : la *réclamite* électorale.

Le professeur Gailleton et son nouveau chef de clinique Augagneur — jadis sor rival, mais qui a dû baisser pavillon devant la supériorité expérimentale du vieux maître — la traitent homœopathiquement, en abondant dans le sens même de cette exacerbation de la fièvre municipale.

C'est ainsi qu'après avoir ligotté leur majorité dans les « fils aériens » de la Compagnie des Tramways, afin de le mettre dans l'impossibilité de se défendre, ils vont la droguer durant cette semaine finale jusqu'à ce que ces patients en crèvent et soient soumis au scapel électoral, aux fins d'autopsie.

Voici ce que ces impitoyables *morticoles* méditent de leur faire avaler à doses massives, sous prétexte de « dorer la pilule » à leurs électeurs bénévoles :

Lundi. — Renouvellement, pendant tout le siècle prochain, du monopole de la Compagnie du Gaz, moyennant une augmentation croissante de prix du mètre cube, calculée de manière à ce qu'à la fin de la concession, toute la bonne « galette » lyonnaise soit transformée en « gâteau de la rue de Savoie ».

Mardi. — Suppression des octrois, remplacés par un impôt basé sur la perception intégrale des revenus de chaque contribuable. Les concierges des immeubles lyonnais seront remplacés par les *gapians*, devenus disponibles, et qui fouilleront leurs locataires, à la sortie de l'allée, pour vider leur portemonnaie.

Les contribuables n'ayant plus que « les yeux pour pleurer » il leur sera laissé leur mouchoir.

Mercredi. — Décret municipal déportant *manu militari* un certain nombre de lyonnais dans la « rue du Président-Carnot » et leur imposant la location immédiate de tous les magasins et appartements de ces flots déserts.

Jepidi. — Inauguration de l'Hospice des Inva-

Feuilleton du Journal de Guignol (16)

MANON LESCAUT

PAR L'ABBÉ PRÉVOST

De sorte que, n'étant ni excessivement livrée au jeu, ni capable d'être éblouie par le faste des grandes dépenses, rien n'était plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusements de son goût.

Mais c'était une chose si nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avait pas le moindre fonds à faire sans cela sur son humeur et ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, et que je fusse le seul comme elle en convenait volontiers, qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour, j'étais presque certain que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes.

Elle m'aurait préféré à toute la terre avec ma fortune médiocre ; mais je ne doutais nullement qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B..., lorsqu'il

ne me resterait que de la constance et de la fidélité à lui offrir.

Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière, que je fusse toujours en état de fournir aux siennes, et de me priver de milles choses nécessaires que de la borner même pour son superflu.

Le carrosse m'effrayait plus que tout le reste, car il n'y avait point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux et un cocher. Je découvris ma peine à M. Lescaut. Je ne lui avait point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me répéta que si je voulais tenter le hasard du jeu, il ne désespérait point qu'en sacrifiant de bonne grâce une centaine de francs pour traiter ses associés, je ne puisse être admis, à sa recommandation, dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper, je me laissai entraîner par une cruelle nécessité.

M. Lescaut me présenta le soir même comme un de ses parents. Il ajouta que j'étais d'autant mieux disposé à réussir, que j'avais besoin des plus grandes faveurs de la fortune.

Cependant pour faire connaître que ma misère n'était pas celle d'un homme de néant, il leur dit que j'étais dans le dessein de leur offrir à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint longtemps de la gentillesse de ma figure et de mes heureuses dispositions. On prétendit qu'il y avait beaucoup à espérer de moi parce que, ayant quelque chose dans la physionomie qui

sentait l'honnête homme, personne ne se défierait de mes artifices. Enfin, on rendit grâce à M. Lescaut d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, et l'on chargea un des chevaliers de me donner pendant quelques jours les instructions nécessaires.

Le principal théâtre de mes exploits devait être l'hôtel de Transylvanie, où il y avait une table de pharaon dans une des salles, et divers autres jeux de cartes et des dés dans la galerie. Cette académie se tenait au profit de M. le prince de R., qui demeurait alors à Clagny, et la plupart de ses officiers étaient de notre société.

Le dirai-je à ma honte ! je profitai un peu des leçons de mon maître. J'acquis surtout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte ; et m'aidant fort bien d'une longue paire de manchettes, j'escamotais assez légèrement pour tromper les yeux des plus habiles, et ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvais en quelques semaines des sommes considérables, outre celles que je partageais de bonne foi avec mes associés. Je ne craignais plus de découvrir à Manon notre perte de Chaillot ; et pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie, où nous nous établimes avec un air d'opulence et de sécurité.

Tiberge n'avait pas manqué pendant ce temps là de me rendre de fréquentes vi-

sites. Sa morale ne finissait point. Il me recommandait sans cesse à me représenter le tort que je faisais à ma conscience, à mon honneur et à ma fortune.

Je recevais ses avis avec amitié, et quoi que je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui savais bon gré de son zèle, parce que j'en connaissais la source. Quelquefois, je le raillais agréablement en présence même de Manon, et je l'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice.

— Voyez, lui disais-je en lui montrant les yeux de la mienne, et dites-moi s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause.

Il prenait patience. Il la poussa même assez loin ; mais lorsqu'il vit que mes richesses augmentaient, et que non seulement je lui avais restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maison et doublé ma dépense j'allais me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton et de manières. Il se plaignit de mon endurcissement ; il me menaga des châtimens du ciel, et il me prédit une partie des malheurs qui devaient m'arriver.

— Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avez acquises injustement ; elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu

des du Travail et des deux kiosques à musique et la place Morand.

Vendredi. — Construction du pont monumental Fourvières-Croix-Rousse sur les plans de l'ingénieur Couturier, primant définitivement ceux de son ex-concurrent, feu Clavenad.

Samedi. — Lancement des ponts — de *baux* — de l'Homme-de-la-Roche, des Facultés, de Boucle; et réfection du pont de la « Guille » jeté ardemment sur le Rhône en long, afin d'en faire rotter tous les quartiers de la ville, depuis le faouurg de Bresse jusqu'à la Mulatière.

Dimanche. — Inondation générale des six arrondissements, par l'ouverture simultanée de tous les robinets d'abonnés, après l'exécution du petit projet des *Eaux*.

Erection de la statue de Gailleton sur la colonne *idem*. Augagneur, ivre de jalousie et furieux et se voir finalement *roulé* par le « patron » se tte dans l'élément liquide du haut du pont de *erin*.

Repêché — à la ligne — par son confrère *Bel-ère*, on les porte tous deux à la Morgue, transportée en *Panthéon des gloires municipales lyonnaises*.

3 Mai. — Renouvellement des Conseils municipaux en France, sauf à Lyon, où cette assemblée est devenue inutile — nos derniers édiles, en fin de mandat, n'ayant rien laissé à faire à leurs successeurs et ayant pourvu à tous les besoins futurs de nos concitoyens, résolu toutes les questions posées et à soulever ultérieurement, réglé définitivement et pour l'éternité l'existence publique et la satisfaction de tous les besoins nés et à naître de cité, qui — en témoignage de reconnaissance — pour les conserver à l'admiration de la postérité — ouvre, dans nos colonnes, une souscription nationale pour les faire *empailler*.

Sébastien GRIFFE.

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Cinématographique

Séance des 16 et 17 Avril 1896

La question des tramways

Electrisés par les expériences faites au dépôt d'Oullins, sur un certain nombre d'entre eux, nos conseillers municipaux viennent de voter en fin de mandat, avec rapidité de la foudre :

1^o Le projet présenté par la Compagnie des autobus et tramways de Lyon, en vue de substituer, sur l'ensemble de son réseau, la traction électrique à la traction animale ; le système électrique employé sera celui par conducteur aérien, dit « à trolley »

2^o La prolongation de la durée de la concession pendant 17 années et quarante-trois jours, ont deux années pour l'établissement des nouvelles installations, de telle sorte que la fin de la concession soit reportée du 17 mai 1921 au 20 juin 1933.

Histoire de pouvoir se représenter devant les électeurs comme d'intraitables ennemis de tout monopole; et de se faire pardonner de n'avoir pu renouveler aussi celui de la *C^{ie}* du Gaz, malgré les efforts désespérés et réitérés de Lord-Maire pour ternir l'exploitation *éclairante* de sa *Co-Maire* de la rue de Savoie.

Et encore, rien ne nous dit que cet éminent prestidigitateur ne profitera pas de la dernière semaine de vie administrative pour réaliser *in extremis* son vœu le plus cher... et nous faire passer cette muscade écalcitrante, en guise de « suppression des octrois » par le procédé Gorenflot breveté s. g. d. g.) baptisant « carpe » le hapo qu'il s'appropriait à manger en *ca-ème*.

Mais pour en revenir à nos moutons de *banurge* — l'affaire de nos tramways a été enlevée avec une telle précipitation, que c'est un véritable miracle qu'aucun accident ne se soit produit au cours de cette discussion rapide comme l'éclair.

Il y a bien eu un tantinet de tirage à

quelques rampes un peu rudes à graver, quelques frotements et quelques grippages; mais, grâce à l'excellent système de *graisissage* employé sur toute la ligne, le vote a fonctionné et marché à souhait... pour la *C^{ie}*.

Nous renonçons à suivre le train vertigineux de nos édiles « emballés » par les mécaniciens Gailleton et Augagneur, dont le touchant accord était bien fait pour atténuer l'opposition la plus farouche — et nous nous bornons à *cinématographier* les principaux épisodes de ces deux mémorables séances.

Lord-Maire a tout d'abord attaché le *grêlot* — une de ses spécialités, comme on sait — en examinant les divers modes de traction qui peuvent être substitués à la traction animale : funiculaire, air comprimé, etc.; il les écarte, pour débayer le tapis sur lequel il ne reste plus que « la carte forcée » de la traction électrique. Il escamote prestement les systèmes par accumulateurs et fils so uterrains, pour entortiller finalement les *aigles* du Conseil dans les « fils aériens » qu'il enduit de la glu de son éloquence. Il procède d'ailleurs commodément, par simples affirmations tranchantes et sans réplique, dédaignant toutes les objections techniques de ses adversaires, et allant droit à son but sans se donner la peine de démontrer ce qu'il énonce comme autant d'axiomes intangibles :

On a parlé des dangers du fil. Ils ne sont pas aussi considérables qu'on l'a dit.

Nous n'en mourrons pas tous, Quand nous serons frappés

par quelque câble en rupture de « trolley » et l'on cite des cas où la victime de ce genre d'accident reste frappée de paralysie... seulement.

Les gens trop timorés n'auront d'ailleurs qu'à se promener surmontés d'un paratonnerre, pour se mettre à l'abri de toute commotion fortuite.

Les accidents des tramways américains, qu'on a exposés, tiennent uniquement à la vitesse : dans les rues de Philadelphie, on va à 35 kilomètres à l'heure !

Tandis qu'ici, les voitures de la *C^{ie}* ne circuleront qu'à l'allure d'un cheval de fiacre marchant à l'heure. Il n'y a donc rien à craindre de ce chef.

Quant à la chute des poteaux, il est facile de l'éviter : on ne peut pas plus se servir de cet argument que de la chute des becs de gaz.

Or, chacun sait que les candélabres de la *C^{ie}* du Gaz sont soumis à des épreuves de traction infiniment plus puissantes que celles qui sollicitent les poteaux de « trolley ».

Quand au point de vue esthétique, M. le maire s'en f... comme un simple ministre; et il n'a qu'un regret : c'est que le système Thomson-Houston n'exige qu'un fil tendu en long; mais il est à l'affût d'un perfectionnement qui en installerait aussi en travers, de manière à enfermer tous les lyonnais dans une immense cage métallique, car il les tient tous pour des *serins*.

Si, plus tard, un autre système paraissait préférable — comme laideur, incommodité et risques à nous faire courir — la compagnie serait tenue de l'adopter, même avant le terme de dix ans, pourvu que la ville lui payât une compensation.

Là-dessus, protestation du docteur Masson, qui, du reste, ne se fait pas d'illusion sur le résultat final, car il a avoué, en passant, qu'« en France on s'habitue à tout, même à payer l'impôt. »

Puis c'est au tour de M. Bischoff à essayer, mais vainement de faire *dérailleur* le projet; car un *Bellère* se jette dans ses ambes et culbute son raisonnement en

déclarant qu'« au lieu d'agrandir nos cimetières » le *trolley* les fera fermer; chacun se trouvera si bien du nouveau mode de locomotion, que personne ne voudra plus quitter une vie devenue si agréable ».

Mais le citoyen Colliard — qui a pris ce système en *grippe*, ainsi que sa voix en témoigne — lui porte ce coup droit :

« Le contact du fil ne cause pas mort d'homme, oui, mais et la maladie, et l'incapacité de travail ? Je sais bien que les blessés ça fait l'affaire des médecins... »

Ce à quoi le docteur Augagneur riposte « du tac au tac » :

« Ne vous plaignez pas, on les porte d'abord dans les comptoirs ! »

Cependant que le public se tord, foudroyé par l'un, empoisonné par l'autre.

Mais le papa Bessières accourt à la rescousse en assénant au fantaisiste Victor la lecture d'une de ses anciennes « causeries » où il plaide le « contre » avec autant de désinvolture que le « pour » maintenant.

L'interpellé pirouette sur ses talons en lui faisant observer « que ce n'est plus la même chose » et que

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Or, lui, ne se pique pas « d'absurdité » au contraire. Pourquoi ne pas changer d'opinion, alors qu'on charge souvent de linge, de vêtements, de femme, etc ?

Le conseil en reste *baba...* et Lord-Maire en profite pour mettre aux voix la clôture de la discussion générale, qui est votée.

Le passage à la discussion des articles est également adopté par 23 oui contre 13 non.

Un mauvais compte et un fâcheux augure pour l'opposition. En effet, le lendemain — un *vendredi*, pour comble de malchance — tous les articles du projet de convention sont successivement votés « en cinq secs » malgré un dernier assaut de la minorité qui arrive un instant à grouper 18 voix contre 21, sur une proposition du papa Bessières.

M. MASSON — Nous faisons des petits.

M. COLLIARD. — Encore un coup et nous te nous la majorité.

Sur ce mot « on rit » ce qui désarme les opposants et les met en déroute... et en fuite. Un retour offensif du citoyen Bischoff est repoussé avec perte par les mame-lucks de la majorité et...

L'ensemble du projet est voté, sans discussion, à l'unanimité.

Juste la proportion qui se retrouvera, *inversement* — le 3 mai prochain — dans les urnes, contre les noms des triomphateurs d'aujourd'hui.

U. MAURICE TIC

A propos du recensement

On nous écrit de Vénissieux :

On se souviendra du recensement de 1896 à Vénissieux-les-Bains et on en rira pendant longtemps.

Ames naïves qui croyez encore à la prudence des nonnes, lisez avec moi, pour votre plus grande édification, les bulletins du dernier recensement, rédigés par nos béguines :

— Quel est votre âge ?

— Celui de Mathusalem. Ou encore — 15 lustres 99 ans — 40 siècles, etc.

Pour des femmes, elles ne sont pas coquettes !... Attention, les bulletins ne disent pas que les sœurs sont des femmes, lisez toujours :

— Quel est votre sexe, masculin ou féminin ?

Réponses authentiques :

— L'un des deux — ce que vous voudrez — je l'ignore. Et surtout, Oh, surtout : — *cherchez !*

Le Conseil de révision est une formalité qui n'effraie pas les nonnes de Vénissieux-les-Bains.

Il est vrai que l'une d'elle se dit, en anglais, *soldat* de Dieu.

Peut-être que le corps auquel elle appartient est soumis aux mêmes règlements que ceux de nos braves troupiers !

Après tout, pourquoi pas !

Avez-vous aussi une idée, même lointaine, de la fécondité de nos sœurs ? Comparez avec la vérité.

— Combien avez-vous d'enfants vivants ?

— Quatre ou cinq douzaines. — 70. — 72, etc...

Et on dit que la France se dépeuple !...

Quant aux professions de ces dames, elles vous éclaireront sur l'instruction et l'éducation que peuvent recevoir les jeunes françaises... d'élite qui leur sont confiées :

— Rentière. — Marchande d'aiguilles. — Lingère. — Perruquière. — Scieur de long. — Cantonnière.

S'il ne faut que cela pour diriger une école, MM. les Inspecteurs ne savent vraiment plus faire passer les examens, ils ne sont plus à la hauteur des nouveaux programmes; qu'ils fassent valoir leurs droits à la retraite !

« Tel maître, tel élève » dit-on aussi sous la direction de nos très respectables sœurs de la Providence. Les enfants battifolent-elles légèrement sur les mêmes bulletins de recensement. Mais, selon nous, elles sont irresponsables; passons !

Cette très véridique histoire se termine par un conte des plus hilarants qui court les rues, mais que nous donnons cependant sous les réserves les plus expresses. Le voici : Après dépouillement, la municipalité Vernitienne, soucieuse de remplir son devoir, avise aux moyens à prendre pour satisfaire la légitime curiosité de la loi; la chose est grave, délicate même, que faire ? Soit dain, une idée lumineuse, géniale surgit !

Le vieux garde-champêtre, le bon, le brave, le légendaire père Quille-en-bois est mandé; il reçoit de confidentielles instructions...

Il sort, la nuit est close, une lanterne à la main droite, une chaise percée sous le bras gauche, la pipe aux dents, il se dirige vers le couvent. Il arrive, il sonne, la porte s'entrouvre :

LA SUPÉRIEURE, du ton sec qui lui est habituel. — Qu'est-ce c'est ?

QUILLE-EN-BOIS. — Madame... pardon... excuse... viens chercher votre chose...

LA SUPÉRIEURE, du même ton sec. — Quelle chose ?

QUILLE-EN-BOIS. — Votre machin, quoi ?

LA SUPÉRIEURE. — Mon machin ?

QUILLE-EN-BOIS. — Oui, madame, vous savez bien... ce qu'on vous a demandé pour le recensement et que vous avez écrit de venir *chercher !* Votre *sesque* enfin !

LA SUPÉRIEURE. — Mon *sesque* ?

QUILLE-EN-BOIS. — Oui, madame, et celui de ces dames... oh ! n'avez pas peur allez ! je ne veux pas vous faire du mal ! au contraire ! C'est une simple constatation, une simple descente de lieux ! et puis j'ai l'habitude de ces choses-là, vous savez, voilà trente ans bientôt que j'accompagne à Villeurbanne les conscripts de Vénissieux pour les conseils de révision, ça me connaît !

La Supérieure furieuse (comme toujours) pousse violemment la porte, le

erait de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il, vous ont été inutiles; je ne prévois que rop qu'ils vous seraient bientôt inopérants. Adieu, ingrat et faible ami. Puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre ! Puisse votre fortune et votre argent périr sans ressources; et vous, rester seul et nu, pour sentir la vanité des biens qui vous ont follement enivré ! C'est alors que vous me trouverez disposé à vous aimer et à vous servir; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous, et je déteste la vie que vous menez.

Ce fut dans ma chambre, aux yeux de Manon, qu'il me fit cette harangue apostolique. Il se leva pour se retirer. Je voulus le retenir; mais je fus retenu par Manon, qui me dit que c'était un fou qu'il fallait laisser sortir.

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi. Je remarquai ainsi les diverses occasions où mon cœur sentit un retour vers le bien, parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie.

Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène n'avait causé. Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir et d'amour. L'augmentation de nos richesses redoubla notre affection. Vénus et la fortune n'avaient point d'esclaves plus heureux ni plus tendres. Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de

misères, puisqu'on y peut goûter de si charmantes délices ! Mais hélas ! leur essence est de passer trop vite. Quelle autre félicité voudrait-on se proposer si elles étaient de nature à durer toujours ? Les nôtres eurent le sort commun, c'est-à-dire de durer peu et d'être suivies par des regrets amers.

J'avais fait au jeu des gains si considérables que je pensais à placer mon argent. Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était jolie. Mon valet de chambre en était amoureux. Ils avaient affaire à des maîtres jeunes et faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

M. Lescaut nous ayant un jour donné à souper, il était environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appelai mon valet, et Manon sa femme de chambre; ni l'un ni l'autre ne parurent. On nous dit qu'ils n'avaient point été vus dans la maison depuis huit heures, et qu'ils étaient sortis après avoir fait transporter quelques caisses, suivant les ordres qu'ils disaient avoir reçu de moi.

Je pressentis une partie de la vérité, mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La serrure

de mon cabinet avait été forcée et mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le temps que je réfléchissais seul sur cet accident, Manon vint tout effrayée m'apprendre qu'on avait fait le même ravage dans son appartement.

Le coup me parut si cruel qu'il n'y eût qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris et aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant que je me vengerais sur quelque dupe à l'hôtel de Transylvanie.

Cependant elle me sembla si sensible à notre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger que ma joie feinte n'en avait eu pour l'empêcher d'être trop abattue.

Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes dans les yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissaient mon désespoir et ma consternation. En effet, nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restait pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur-le-champ M. Lescaut. Il me conseilla d'aller à l'heure même chez M. le lieutenant de police et M. le grand prévôt de Paris. J'y allais; mais ce fut pour moi plus grand malheur; car, outre que cette démarche et celles que je fis faire à ces deux officiers de justice ne produisirent rien, je donnai le temps à Lescaut d'entretenir sa sœur et de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution.

Il lui parla de M. de G. M..., vieux voluptueux, qui payait prodigieusement les plaisirs, et il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que, troublée comme elle était par notre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, et l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut aurait prévenu M. de G. M...

Je le trouvai qui m'attendait au logis; mais Manon s'était couchée dans son appartement, et elle avait donné ordre à son laquais de me dire qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me priait de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta, après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai.

Il était près de quatre heures lorsque je me mis au lit; et m'y étant encore occupé longtemps des moyens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pus me réveiller que vers onze heures ou midi. Je me levai promptement pour aller m'informer de la santé de Manon; on me dit qu'elle était sortie une heure auparavant avec son frère, qui était venu la prendre dans un carrosse de louage.

Quoiqu'une telle partie faite avec Lescaut me parût mystérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin, n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartements.

(A suivre.)

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché? Allez
AU TAILLEUR PAUVRE
car il est le seul pouvant vous donner pour
29 fr. 50

un *Superbe Habillemeut complet* (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est 66, Cours de la Liberté, et 17, rue Basse-du-Port-au-Bois.

Deux Médailles d'Or à Bruxelles 1893, Paris 1894



GRANDE PHARMACIE

SERPENT

LYON. — 32, Rue Lanterne, 32. — LYON

NOUVEAUX RABAIS

Médicaments frais } } Détail au prix
PRIX-FIXE } } DU GROS

LE GRAND DÉBIT FAIT LA FORCE

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES
Diplôme d'honneur Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 f.
Bruno-Taveralet, ph. 36, quai Fulchiron, Lyon

LYON-THEATRE

Musical, Littéraire, Illustré

Le plus complet. Le mieux informé

DIX CENTIMES

Vous savez tous que le remède à l'ANÉMIE est trouvé. Allez donc vite chercher ce « Merveilleux Pot de Confiture »

Le « Némogène Perroton »

Le POT est dosé pour 40 jours. C'est donc SANTÉ et ÉCONOMIE !!!

LE POT, 4 fr. — PHARMACIE PERROTON, 11, rue 4-Chapeaux — FRANCO : 4 fr. 30

vent qu'elle fait éteint la lanterne du pauvre et brave Quille-en-Bois qui s'en va renaud, mais sans une, murmurant, sa chaise sous le bras, la pipe aux dents : « Pas commode la mère! reviens bredouille mon bout! Mais tant pis! ai conscience tranquille! exécuté consigne! me fous de leur sesque. Vais roupiller! »
UN VÉNITIEN.

Sur la musique de Gluck

A l'heure où paraîtra cette chronique, auront eu lieu les deux concerts-conférences destinés à mettre en lumière les pages musicales les plus célèbres de l'auteur d'Armide, d'Iphigénie et d'Orphée.

L'idée est excellente et mérite à tous les points de vue la bienveillante sympathie de tous ceux qui s'intéressent, à quelque titre que ce soit, aux choses de l'Art; j'ajouterai que les admirateurs intransigeants de la musique Wagnérienne pourront faire à ce propos d'utiles réflexions qui modéreront, j'en suis sûr, aussi bien leurs enthousiasmes intempêtes que leurs admirations exagérées.

Hector Berlioz, un véritable inovateur musical celui-là et dont on commence seulement à reconnaître le prodigieux génie, avait pour l'œuvre de Gluck la plus profonde vénération; il plaçait ce grand musicien sans hésiter dans la longue suite des grands symphonistes aux côtés de Mozart, d'Haydn et de Beethoven; il considérait ses opéras comme des modèles d'expression dramatique et d'élévation musicale. En résumé, il le regardait comme un Maître et ce jugement rendu par l'auteur de la *Damnation de Faust* a une telle signification esthétique qu'il nous dispense d'en ajouter plus long sur des appréciations moins flatteuses sans doute mais en tous cas certainement plus intéressées.

A l'encontre de Richard Wagner et de bien d'autres musiciens dont les noms sont sur toutes les lèvres, Gluck ne s'est jamais posé en chef d'école; simplement, il a laissé déborder son inspiration et, sans effort, cette simplicité a produit des trouvailles sublimes. Belle leçon pour les chercheurs obstinés de savantes combinaisons orchestrales, aussi péniblement conçues que laborieusement torturées! Tandis que leurs compositions essouffées ne survivront pas aux circonstances qui les virent éclore, voici Gluck — encore un dont ils parlaient avec dédain — qui sort victorieusement de l'ombre, et dont les pages maîtresses toujours jeunes et vivantes bravent systèmes branlants et formules vermoulues pour être acclamées plus victorieusement que jamais!

Et après tout — car je voudrais conclure sur une consolante pensée — pourquoi ne pas laisser déborder son inspiration en art sans la soumettre à des contorsions déplorables qui donnent toujours d'une époque une bien fâcheuse opinion? Les grands chefs-d'œuvre ont tous une majesté qui subjugue, et les plus impressionnants ne sont pas ceux qui sont parés

d'une ornementation excessive, mais bien ceux, au contraire, dont les lignes majestueusement accusées révèlent avec précision et clarté la pensée de l'artiste qui les fit surgir aux yeux de la foule. Telles étaient les pensées qui m'assaillaient en étudiant la musique de Gluck, d'une invention si belle et d'une noblesse si saisissante. Nous avons fait souvent ce rêve, nous autres, artistes indépendants, de rendre à l'Art National son prestige et sa dignité en éliminant impitoyablement toutes les incohérences, tous les symboles brumeux, tous les mythes confus dont on fait tant d'abus aujourd'hui, qui le déconsidèrent et qui l'affaiblissent; c'est aux esprits libres et aux âmes fortes. — nous savons qu'il y en a — qu'il appartient de lutter pour cette idée et de réaliser notre espérance.

GEORGES DE MYRTE.

Galerie Lyonnaise

Raphaël MASSARD

Naquit à Lyon, en 1861, et fit ses premières études à l'école des Frères de Neuville. Il passa ensuite quelques années à l'école d'horlogerie de Besançon. Le jeune Massard se sentait déjà fortement disposé à l'art musical. Il revint à Lyon et s'y donna librement.

Il rentra bientôt à la « Lyre de Perrache » qui est une des premières sociétés de notre ville, et ne tarda pas à se voir nommer secrétaire; quelques mois plus tard la tâche de sous-chef lui était confiée et enfin son mérite et son talent ayant été appréciés, il est, depuis deux ans, directeur de cette société.

Les progrès faits par cette société ainsi que ses nombreux et brillants succès remportés par elle depuis la présence de M. Massard à la direction, ont été maintes fois constatés par toute la presse lyonnaise. Nous ne sommes donc pas les premiers à faire les éloges de cet artistes.

C'est M. Massard qui conduisit la « Lyre de Perrache » au concours d'Alger en 1892 où elle remporta un brillant succès, puis en 1894 au concours de Tunis où les premiers prix lui furent accordés, ce qui valut au jeune directeur la décoration de l'ordre du Nicham.

Il fut chargé de diriger la fanfare des Sapeurs-Pompiers d'Ecully, au concours de Vichy et la « Lyre du Vieux Lyon » au concours de Saint-Chamond en 1893.

M. Massard est un instrumentiste de première force: En 1893, au concours organisé par « La Lyre du Vieux Lyon », il exécuta un coup de maître en se produisant dans dix instruments différents, sans la moindre difficulté. Les témoins de ce fait l'on considéré comme un véritable tour de force.

Raphaël Massard est aussi un talentueux compositeur. Il est l'auteur de *Fleur des Champs*, mazurka pour piano; le *Défilé de la Lyre*, pas redoublé; *Mymosa*; *Juliette*; *Le Médaille*; *Lyon-Tunis*, pas redoublé, com-

posé à l'occasion du voyage de « La Lyre » à Tunis, etc.

Ajoutons que tous les services que rend M. Massard aux sociétés musicales, émanant d'un dévouement et d'un grand amour de l'art.
PAUL JAUD.

BIBLIOGRAPHIE

La Maison MARIN, 5, rue Gentil, vient d'éditer luxueusement le *Duo des Eroïles* du délicat compositeur lyonnais Victor Delpit. Cette œuvre qui est une composition musicale et littéraire de première valeur, est enrichie d'une superbe couverture artistique en chromo-lithographie, digne de figurer sur la table de tous les salons.

Ajoutons que M. P. MARIN vient d'éditer aussi *Christia*, superbe valse pour piano, du même auteur.

M. S. BOREL, le distingué poète-chansonnier lyonnais, vient d'éditer : *La chanson du Fouet*, récit dramatique appelé à avoir le plus grand succès. Ce récit, luxueusement édité et précédé de la biographie de l'auteur est en vente dans les principales librairies.

SPECTACLES DE LYON

Casino des Arts

La semaine du concours hippique est marquée, au Casino, par l'affluence d'un public aussi joyeux qu'animé. Tout le monde a sa part dans ce succès: l'opulente Duffay, les sœurs Poppie's, les Del Marely's, les Volga's, Grinda, le dresseur Lacombe, sans oublier le *Concours hippique fin de siècle*.

Au premier jour, Mo et Rec, cyclistes électriques (nouveau) et pour trois exhibitions: le *ballet nègre*, composé de vingt danseurs de Dakar.

Scala-Bouffes

A la Scala, comme au Casino, le succès est égal; la salle est absolument comble. L'amusant Flory-Famechon, le populaire poète-chansonnier, et la scie de l'année: Oh! ma mère! Oh! maman! les duettistes Franville, les clowns originaux Guavers, Mlles Boisselot, Turbat.

Théâtre Salon Gallici-Lauramus

Tous les soirs à 8 heures et demie, brillante représentation.
Immense succès! Gallici-Loramus et sa troupe d'artistes d'élite. Tous les jeudis, dimanches, à trois heures grande fête de famille: avec programme spécial et choisi.

Théâtre Guignol

Plus de quarante représentations afferment le succès toujours croissant des aventures bouffonnes et *Guignol et Gnafon à Tananarive*.

Samedi, 25 avril, les *Mousquetaires au Couvent*.

Guignol du Caveau

Ce soir, à 8 heures, *Lucie de Lammermoor*, pièce en deux actes et quatre tableaux.

Guignol du Gymnase

Tous les soirs, répertoire varié terminé par le *Gourguillon fin de siècle*, pièce locale en 6 tableaux.

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE

Par le Cinématographe «Lumière»

1, Rue de la République, près du Grand-Théâtre.

A partir d'aujourd'hui, renouvellement complet des scènes. Voici la liste des nouvelles vues qui seront projetées.

Départ pour la promenade en mer. — Les cygnes au Parc de la Tête-d'Or. — L'arrivée du train en gare (*redemandée*). — Le bassin des Tuileries à Paris — Querelle enfantine. — Gros temps en mer.

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit, et de 10 heures du matin à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée 0 fr. 50

L'imprimeur-Gérant: J. BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cayenne. — Lyon

AUX PIANISTES

4^{me} année de publication

ANCIENS & MODERNES

Journal musical mensuel

GRAND FORMAT

rédigé avec la collaboration de compositeurs distingués de Paris et de la Province

LE PLUS INTÉRESSANT & LE MEILLEUR MARCHÉ

12 FASCICULES PAR AN

PIANO. — PIANO et CHANT. — PIANO et INSTRUMENT

240 pages de musique

4 francs l'an

en un mandat-poste adressé à M. ROSBORDELATRE imprimeur-éditeur, à TOURCOING. (Nord).

Tous les abonnements pris avant le 1^{er} Janvier de l'année remontent au 1^{er} Janvier.

On peut donc s'abonner pour l'année courante.

Nous recommandons volontiers, aux familles, pensionnats, etc., désireux de passer une agréable soirée, M. WALLOFF, *illusionniste*, 26, rue Chaponay. Cet habile prestidigitateur mérite sûrement la réputation dont il jouit.

Ses prix, très modérés, permettent à tous de l'apprécier.

RONFLEURS auront respiration silencieuse en prenant tous les soirs le *Somnifero* tranquilli. — Envoi franco c. 2 fr. à RUTAMON, 7, rue Passet, Lyon.